



## **Discours de présentation de Carole Fréchette à l'Académie des lettres du Québec**

Édifice Gaston Miron, 5 octobre 2016

**Madeleine Monette**

Chère Carole, chère Monique Proulx, chers collègues de l'Académie et amis de la littérature, mes amis.

J'ai le cœur en fête et je suis tout particulièrement émue, touchée jusque dans mes souvenirs d'adolescente, de vous présenter Carole Fréchette. J'admire en elle la femme tout autant que l'artiste, l'une ne trahissant jamais l'autre, l'une et l'autre sensibles à ce que la vie sociale et le théâtre ont de factice, l'une et l'autre désireuses de lever les voiles, de donner un aperçu de ce que pourrait être notre « être vrai », sur la scène comme entre nous, l'une et l'autre convaincues que la fiction et le théâtre peuvent être les lieux d'une présence franche au monde, les lieux d'une lucidité féconde.

Je me retrouve ce soir parmi vous, auprès de Carole Fréchette, dans la continuité d'une amitié renouvelée. Cette amitié est née à la fin des années soixante, à une époque où la pensée des jeunes était en ébullition, où se succédaient par vagues les protestations, les grèves et les soulèvements, les revendications pour les droits des femmes et des minorités, les dénonciations des inégalités, les contestations du pouvoir... tout cela dans un contexte de démocratisation de l'enseignement, de révolution sexuelle et de manifestations anti-guerre. Pour nous, alors étudiantes au collège Saint-Ignace, déjà interpellées par l'art et la littérature, c'était une période d'éveil, de découverte de notre être dans le monde, en accord avec les grands mouvements sociaux de l'heure. Occupation du vénérable collège des jésuites, course la nuit dans les couloirs avec des policiers sur les talons, grande rencontre étudiante au Collège McDonald autour de porte-paroles enflammés... C'était une période de partages impatients, d'échanges fougueux et tendres, dans la libre circulation de nos nouvelles connaissances, de nos nouvelles lectures, de nos nouveaux amours même. Au moment où plusieurs fils de l'histoire occidentale se rompaient.

Cette agitation, cette effervescence qui nous tiraient hors de nous-mêmes ont été formatrices, sans doute instigatrices. J'ose penser qu'elles ont marqué les premiers pas et gestes de Carole Fréchette au théâtre. Car c'est ainsi formée, dans ce désir d'action à cœur,

à tête et à corps entiers, qu'au sortir de l'École nationale de théâtre une jeune comédienne volontaire se joint au Théâtre des cuisines, un collectif d'intervention féministe et populaire. Elle y collabore à l'écriture et à la mise en scène de *Nous aurons les enfants que nous voulons* ; *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage* ; et *As-tu vu?* Les maisons s'emportent! Ces spectacles centrés sur le quotidien aliénant des femmes, sur leurs droits à l'avortement et au travail, sur la difficulté pour les battantes de combiner leurs vies professionnelles et personnelles, visent à sensibiliser en faisant image. Ils s'appuient sur des scènes frappantes, comme celle de femmes qui vont travailler en portant leur maison sur leurs épaules, à la manière d'un sac à dos.

Après l'aventure du Théâtre des cuisines, qui lui avait permis de « toucher » à l'écriture (j'aime bien ce mot, tout physique), Carole Fréchette demeure une femme de théâtre active, soucieuse de ce qui anime notre vie culturelle, anxieuse d'y contribuer. Organisation de festivals, collaboration aux *Cahiers de théâtre Jeu*, présidence du conseil d'administration du Centre des auteurs dramatiques, ateliers d'écriture, traduction, tutorat... élargissent son parcours. Mais déjà elle s'éloigne du jeu théâtral, pour se rapprocher de l'écriture : la comédienne remonte jusqu'avant le texte, elle en devient l'artisane.

Ainsi voit le jour *Baby Blues*. Cette pièce émane d'un féminisme revisité, présenté sur un tout autre mode, intimiste et suggestif. Pour une jeune mère qui vient de donner naissance à son premier enfant, la peur et le doute sont accablants, sinon dangereux. Après quarante jours d'insomnies, qui amènent des visiteuses de la nuit et infusent le quotidien de poésie, le texte dit la difficulté d'exister dans sa propre histoire quand on est une mère, une fille ou une sœur, quand on est une femme. Sur scène, face au vide, l'écart entre ce que l'on est à part soi et ce que l'on est avec l'autre peut être déchirant.

Pendant l'écriture de *Baby Blues* et au cours des années suivantes, Carole Fréchette continue à personnaliser sa démarche, à s'approprier son matériau. Prête à courir le risque de la sincérité sans compromis, à exposer son désarroi et le nôtre avec candeur, elle tâche de cerner l'essentiel qui est lié au doute et à la douleur. Fidèle à son sens délicat du réel et de l'autre, elle s'exerce à une écriture tout en nuances et en reprises, qui dit sa pensée hésitante du monde, elle fait tomber les coupe-feux entre le dedans et le dehors, elle laisse se propager les incendies. Loin des discours tranchants, des convictions exactes, des déclarations ou des généralisations sans remords, sans retours de perplexité, elle adopte une parole moins manifestement revendicatrice, mais toujours aussi fervente. Son théâtre se complexifie, libéré des limites de la certitude, il témoigne de l'humanité trouble des personnages et laisse poindre leurs énigmes, quand ils essaient de se regarder en face sans y parvenir, il fait place aux voix contradictoires que nous portons tous en nous, il tourne autour du manque à exister. Les dialogues en apparence tout simples, ancrés dans la vie

courante, s’emprennent de lyrisme et de sensualité, entremêlent dans un flou à prime abord irréaliste les paroles et les arrière-pensées, les monologues intérieurs, les souvenirs et les impressions, les plaintes et les non-dits, ils passent de l’urgence à l’abandon.

Dans cette langue que Carole Fréchette souhaite « directe et incarnée, sonore autant que suggestive », comme elle l’écrit elle-même, elle nous donne *Les quatre morts de Marie* qui remporte le prix du Gouverneur général et le prix Chalmers, les premiers d’une longue série d’hommages à son génie du théâtre. La structure audacieuse de cette pièce en quatre temps, qui fait mourir quatre fois le personnage de Marie avant de le relancer, de l’enfance à l’âge adulte, sur le fil brûlant de la vie inventée et au-delà du vraisemblable, rejoint nos peurs secrètes face au délaissement, à l’immensité sans fin, à la banalité de la vie et de l’amour qui ne peuvent contenir le bonheur.

Pour la dramaturge, l’éventail commence à se déployer. Apte à déjouer les règles, à pousser plus loin les possibles de l’écriture et de la représentation, elle écrit ensuite coup sur coup *La peau d’Élisa* (1999), *Les sept jours de Simon Labrosse* (1999), *Le collier d’Hélène* (2000), *Jean et Béatrice* (2002) et *Violette sur la terre* (2002), où la réflexion sur le jeu théâtral devient un motif inhérent, sinon un principe organisateur. Ces pièces repensent l’individualisme à l’ère du mercantilisme, des transactions continues, du jeu sans fin de la consommation. Elles mettent en avant les défaillances de nos sociétés, leurs inégalités barbares, leurs mécaniques indifférentes ou cruelles, leurs omissions irresponsables, tout comme elles jettent un éclairage vif mais tendre sur la pauvreté morale ou l’indigence émotionnelle, sur la solitude vécue comme un rejet, une exclusion. « Oui, le monde est accablant de laideur, de souffrance, d’abominations, dit Carole Fréchette... [mais la vérité des êtres] se décline en une infinité de demi-teintes, entre beauté et laideur, grandeur et abjection. » Et c’est au travail sur la langue qu’il revient de révéler les crises, les tiraillements profonds, l’affliction de personnages pris dans les ratés de la communication, ou dans ses excès amoindrissants. Car les situations dramatiques, toujours concrètes sans nécessairement être réalistes, se développent entre « le monde et le moi », selon l’expression de Gilbert David, là où la difficulté de tenir les rênes de sa propre histoire, de se rallier aux histoires les uns des autres, est aggravée par les abus ravageurs des plus grands. C’est que Carole Fréchette va et vient entre l’intime et le public, réaménage le politique en se permettant « à la fois d’être au centre et à distance », comme elle le dit ; c’est aussi que son cœur balance, de son propre aveu, « entre l’envie de suivre le fil de la voix intérieure et le désir de demeurer dans la force du théâtre, qui est avant tout l’art de la rencontre, de la confrontation, l’art du dialogue. »

Que je lise *La petite pièce en haut de l’escalier* ou des pièces courtes comme la toute récente *Ismène*, que j’assiste à des représentations de *Je pense à Yu* ou de *Small Talk*, la romancière en moi n’est pas étonnée que l’originalité, la qualité de l’écriture de Carole

Fréchette se soient imposées, tout comme les idées fortes qui sous-tendent son œuvre, aussi vibrantes qu'allusives.

Cette écriture se joue des niveaux de langue, produit une parole qui exalte le langage courant et canalise l'empathie, tandis que son souffle élève l'esprit des personnages et élargit le réel, produit un surplus de pensée et d'émotion, aménage des discordances qui défont les attentes des spectateurs, relâche leurs grilles d'explication. À propos de *Small Talk*, on a dit que : là où l'on croyait avoir affaire à une exception, à du quasi pathologique, à de l'intime, la puissance de l'écriture nous renvoyait à la large fresque des passions partagées et des peurs communes (Cédric Enjalbert). Oui, les mots de Carole Fréchette ont ce pouvoir d'ouvrir tout grand le texte.

Par ailleurs cette écriture, qui se méfie des apparences de cohésion tant au niveau de la phrase que de la structure de la pièce, favorise une sorte de désarticulation ou de dislocation, une sorte de glissement fluide, qui laissent ce que j'appellerais « du jeu »... entre les mots, entre les personnages, entre les points de vue et les voix, entre les tableaux, entre les divers éléments de la représentation, si bien que les metteurs en scène et les comédiens peuvent y entrer plus librement, avec une créativité moins contrainte, mais forcément plus ingénieuse. D'où sans doute son potentiel constant de modernité.

Ces dernières années, j'ai eu la chance de voir *Jean et Béatrice* à New York, puis d'y assister à une lecture publique du *Collier d'Hélène*. En 2015, j'ai vu *Je pense à Yu* à Paris. Mais cela en dit peu sur la longue liste de productions théâtrales, aux quatre coins du globe et dans dix-neuf langues étrangères, qui rendent plus vivante encore l'œuvre que bâtit Carole Fréchette depuis une quarantaine d'années. Dans des mises en scène signées par de grands noms du théâtre, ou par des troupes en quête d'une esthétique singulière qui puise dans un romantisme et un réalisme tous deux en débâcle, à la croisée de la modernité et de la postmodernité, son œuvre est l'une des plus diffusées du théâtre francophone contemporain.

Mais alors que ses pièces connaissent un destin international, font l'objet de publications et de traductions multiples, sont montées de l'Asie à l'Afrique en passant par l'Amérique latine et le Moyen-Orient, Carole Fréchette exprime depuis toujours son « besoin urgent d'exister à plein dans sa société ». Elle écrit des pièces ancrées dans un imaginaire et une langue qui sont tributaires de son existence québécoise, même lorsqu'elles voyagent du Liban à la Chine, comme *Le collier d'Hélène* et *Je pense à Yu*, et c'est ainsi qu'elles ont un impact tout particulier sur l'imaginaire et la pensée du monde actuel. De nombreux pays le reconnaissent, qui ont accueilli son œuvre et confirmé ainsi l'universalité de son écriture théâtrale.

Ce soir l'Académie ajoute sa voix aux hommages qu'on a lui rendus déjà, elle salue son œuvre qui rayonne amplement, même au sens premier de « se diffuser comme une clarté ». En invitant la femme de théâtre qu'est Carole Fréchette à se joindre à Marcel Dubé, à André Ricard et à Michel Marc Bouchard, l'Académie célèbre la vitalité du théâtre dans notre collectivité, son rôle dans notre réinvention constante.

Carole Fréchette croit à la nécessité de la littérature, du théâtre. Elle insiste sur la fonction essentielle du récit dans nos vies et elle redonne son pouvoir à la fable, dans des pièces qui se distancient du théâtre traditionnel et mettent en scène de façon inattendue des problématiques d'une actualité persistante. Si son œuvre démontre que les mécanismes du récit sont déréglés, que la parole entre nous est défaillante, elle atteste également la vivacité et l'importance du théâtre dans nos sociétés.

Ce soir, les étudiantes aux idéaux rebelles ont peut-être l'air de femmes tranquilles, mais elles n'en pensent pas moins. De la fin des années soixante à maintenant, le saut est immense. Et cette cérémonie alors inimaginable est une occasion de réjouissance, de partage émouvant. Chaque fois que j'ai revu Carole Fréchette ces dernières années, l'entente fut à nouveau immédiate, comme lorsqu'on retrouve des amis de jeunesse en se disant qu'on avait raison de les aimer autrefois. Carole sait d'où elle vient. Sa générosité, son sens critique et sa ferveur la portent toujours. Elle n'a qu'un esprit encore plus pénétrant, qu'une plus grande maîtrise encore de sa poésie particulière.

Merci, chère Carole Fréchette, de votre engagement à part entière, de votre apport très personnel au théâtre. Bienvenue à l'Académie des lettres du Québec qui sera, je l'espère, une nouvelle passerelle entre vous et le monde.

Madeleine Monette